

Culture



Dans «Sous le vent des Marquises», François Damiens met en scène le personnage d'Alain, un acteur bouleversé par sa mission d'incarner Jacques Brel.

Qui de mieux qu'un Belge pour interpréter Jacques Brel? Dans «Sous le vent des Marquises», avec François Damiens, les vies des acteurs et des hommes se confondent avec trouble.

François Damiens

«J'avais parfois l'impression d'être filmé de l'intérieur»

DRAME

«Sous le vent des Marquises»
Par Pierre Godeau
Avec François Damiens, Salomé Dewaels et Anne Coesens

INTERVIEW
JOËLLE LEHRER

Sous le vent des Marquises, un personnage le plus connu, voire même le plus mythique, n'est autre que François l'Embroüille. Mais en ce début d'année, François Damiens tente le coup avec Jacques Brel. Ou plutôt avec le personnage d'Alain, un acteur qui joue Brel. Un rôle qui l'entraîne à réfléchir sur le métier qu'il a choisi, il y a près de 20 ans. Un métier qui ne l'a pas condamné à endosser que des rôles comiques. Bien au contraire.

Le casting de «Sous le vent des Marquises» ressemble un peu à une «Belgian mafia», non?
C'est vrai. Il y a Salomé Dewaels, qui joue ma fille, et Anne Coesens, qui tient le rôle de mon ex-femme, puis Franck Tillot, dans le rôle de mon beau-père. Et moi. Déjà, pour interpréter un acteur qui joue Jacques Brel, c'est pas mal de choisir un Belge. Cela aurait été dommage de prendre un Français.

Lorsqu'on vous a proposé ce rôle, vous êtes-vous posé la question que se pose votre personnage à savoir celle de la légitimité?
Carnément. Au début, je n'étais pas partant. Pour moi, Brel, c'est un monument. Faire un biopic ou chanter Brel, c'était hors de question. Puis, on m'a bien rassuré. Mon rôle est celui d'un acteur qui joue Brel. Cela devient donc de la libre interprétation. Lorsque Nina Simone ou David Bowie reprend un titre de Brel, ce n'est pas de l'imitation, mais de l'inspiration.

Vous aimez Brel et la voile. Deux thèmes présents dans le film. Est-ce pour cela que vous avez accepté le rôle?
Oui, mais si on m'avait demandé de jouer le rôle du chanteur Antoine, je ne l'aurais pas fait. (Rires). Ce sont les sujets abordés dans le film qui me parlaient surtout. Le sentiment de culpabilité du personnage par rapport à sa fille, le déni, la lâcheté, la pudeur. Cela peut mener

«Quand je choisis un film, il faut que cela se justifie de partir deux mois à l'étranger. Je ne le fais pas à n'importe quel prix. Je ne cherche pas à enquiller des films.»

beaucoup de gens à se questionner, à se demander s'ils sont à la bonne place. Quand on décide d'avoir des enfants, il faut être présent. Ce ne sont pas des métiers où l'on fait carrière en restant dans sa cuisine.

Avez-vous le sentiment que votre personnage, Alain, décrit bien les travers du métier d'acteur?

J'étais très touché par ses retrouvailles avec sa fille. Cela arrive au moment où il est au plus bas. Et sa fille s'affirme avec plus de maturité que lui. Cela étant dit, le cinéma véhicule des métiers que l'on peut faire en étant relativement présent. Quand je choisis un film, il faut que cela se justifie de partir deux mois à l'étranger. Je ne le fais pas à n'importe quel prix. Je ne cherche pas à enquiller des films. Je me suis rendu compte que chez moi, la vie continuait même durant mes absences et que les membres de ma famille ne sont pas suspendus à mes tournages. Ils ont leur vie à faire. Et quand je rentre d'un tournage, il faut refaire son petit trou au sein de la famille.

Le trouble vient de la confusion entre la vie de Brel et la propre vie de votre personnage.

C'était bien amené par le réalisateur Pierre Godeau. C'est une mise en abyme. Il y a différents artifices, l'humour peut en être un aussi.

Vous est-il souvent arrivé d'incarner des rôles qui vous donnaient les clés de votre propre comportement dans la vie?

Quand je vais vers un rôle, c'est qu'il me touche. Je crois qu'on met toujours une partie de nous dans nos personnages. Cela passe souvent par le stade de l'introspection. J'essaie de jouer le plus sincèrement possible. Le réalisateur nous répétait toujours: «Simple, simple». J'avais parfois l'impression d'être filmé de l'intérieur. Quand j'ai vu le film, j'étais rincé. Je me suis vu sans artifices. C'est presque impudique. Dans la vie, on ne peut pas faire de «rewind». Je ne sais pas quelle carrière justifie le fait que certains artistes disent qu'ils n'ont pas vu leurs enfants grandir. Ici, je comprends tout à fait sa fille. En ce sens, l'interprétation de Salomé Dewaels est prodigieuse. Elle me donnait des leçons. Leur rapport père-fille passe par beaucoup de silences parce qu'ils sont pudiques. On comprend beaucoup de choses au travers des silences.

Pour un biopic, quelle personnalité accepteriez-vous d'interpréter?

S'il s'agit d'une personne connue et que j'apprécie, je n'ai pas envie de m'aventurer là-dedans. Dans le cas contraire, j'ai l'impression de ne faire que des petits biopics de gens que j'observe. J'adore observer. L'autre jour, j'étais au restaurant avec mon fils. Et il m'a filmé pendant deux minutes alors que j'observais les convives de la table d'à côté. Je ne m'étais jamais vu observer les autres, cela m'a fait un choc. Je scanne les gens de haut en bas. J'en suis plus happé que quand je regarde un film. Je pense qu'on ne me voit pas, mais en fait, on ne voit que ça. (Rires). Je me dis souvent que si j'arrivais à jouer les gens tels que je les vois, cela vaudrait un Oscar.

Dans le film, à plusieurs reprises, des fans de l'acteur que vous jouez lui demandent des selfies. Quelle est votre réaction quand cela vous arrive?

Cela peut être malaisant. Mais l'inverse ne serait pas très normal. Si je prenais du plaisir et si je leur disais, par exemple: «Vas-y, continue!», ce serait bizarre. Je ne suis pas narcissique, au contraire. Mais j'ai un besoin d'être aimé.

«Daddy» au Théâtre National, une féerie digitale qui vire au cauchemar

THÉÂTRE

«Daddy»
Mise en scène: Marion Siéfert
Théâtre National
Wallonie-Bruxelles

Du 7 au 10 février, le Théâtre National Wallonie-Bruxelles présente un cabaret. L'œuvre, signée Marion Siéfert, navigue entre virtuel et réel pour dénoncer la prédation sexuelle en ligne.

LEA DORNIER

Mara a 13 ans. Elle vit dans une famille de classe moyenne à l'accent chantant, ses parents croulent sous le boulot, son père est pompier, sa mère est infirmière en réanimation, et ils ramènent tous deux le stress à la maison. Mara se rêve actrice. Elle s'évade de son quotidien peu

réjouissant grâce à un monde parallèle – incompréhensible et hors de portée pour ses parents – celui du numérique. C'est à travers un jeu vidéo coopératif qu'elle fait la connaissance de Julien, 27 ans, un entrepreneur à l'éloquence aussi parfaite que ses traits.

Il lui promet monts et merveilles. Pour ce faire, il faut passer au «next level»: participer à «Daddy», un nouveau jeu virtuel. Les jeunes filles y utilisent leur propre corps pour incarner leur personnage, sous le contrôle de leurs «daddies» investisseurs, le tout dans un univers ultra-concurrentiel où il faut toujours monter la meilleure version de soi-même.

Ce scénario, écrit par Marion Siéfert et Matthieu Bareyre, reprend le concept de «sugar daddy»: un homme riche et solitaire entretient une jeune fille par de l'argent et des cadeaux, en échange de compagnie et d'intimité.

La rencontre s'effectue généralement en ligne, sur des sites spécialisés. La metteuse en scène, Marion Siéfert, s'est déjà frottée aux

sujets liés à la vie numérique des jeunes générations, avec «Le grand sommeil» en 2018 et «Jeune dark» en 2020. Contrairement à ces deux seuls en scène, «Daddy» présente six comédiens qui se déploient dans une scénographie foisonnante durant trois heures et demi, entracte compris.

Cabaret digital

La pièce débute sur les chapeaux de roue. Un grand écran nous immerge dans le jeu où se rencontrent les protagonistes principaux, brusquement arrêtés par le père qui débranche sa fille pour qu'elle participe à l'apéro du week-end.

La première partie de l'œuvre brille par le décalage entre le naturalisme des scènes familiales et l'extravagance du virtuel représenté sur scène. Peu à peu, le faux se noie dans le vrai et tout se confond.

Les numéros de cabaret s'enchaînent avec de riches costumes et décors qui reprennent les codes graphiques

La première partie de l'œuvre brille par ce drôle décalage entre le naturalisme des scènes familiales et l'extravagance du virtuel.

du gaming tout en multipliant les références artistiques: «Ready Player One», «Le loup de Wall Street», «All about Eve», le cinéaste David Lynch ou encore l'actrice Marilyn Monroe. Le talentueux duo toxique, Julien et Mara, est interprété par Louis Peres et Lila Houel. Le premier impressionne par ses gestuels et ses pas de danse à la Gatsby, la seconde par

l'évolution de son personnage qui perd sa candeur.

Conte noir

La seconde moitié du spectacle s'ouvre avec un décor polaire, de l'épaisse neige tombe sur scène. Le rituel à plus sa place et la pièce s'enfonce dans un conte noir de plus en plus glauque, jusqu'à perdre l'impulsion initiale, tirer en longueur, et manquer de subtilité.

Bien que la forme de la pièce soit inégale et certains dialogues caricaturaux, le fond du propos est d'une importance cruciale. Les performances impressionnantes des acteurs en valent l'expérience. Le spectacle monte les ressorts de la prédation sexuelle et pointe du doigt la vulnérabilité des adolescents face aux travers de l'internet. Le culte de l'image des jeunes filles est présenté comme une toumure sommoise de l'emprise masculine, avec une déconstruction ironique. Les personnages continuent de nous habiter longtemps après le clap de fin. Et quand on y repense, on en frissonne.



Le duo toxique entre Julien et Mara est interprété par Louis Peres et Lila Houel. © MATTHIEU BAREYRE